Zeitschrift: Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft in Bern
Herausgeber: Geographische Gesellschaft Bern
Band: 3 (1880-1881)

Artikel: L'Afrique australe et les Basoutos
Autor: Ducommun, Elie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-320743

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Beilage Nr. 7.

L'Afrique australe et les Basoutos.

Deux conférences données par M. *Elie Ducommun* dans les séances des 9 et 20 décembre 1880.

Histoire des Etats de l'Afrique australe.

I. Jusqu'en 1820.

Le premier navigateur qui doubla le Cap formant l'extrémité méridionale de l'Afrique fut *Barthélemy Diaz.* Il l'appela le Cap des Tempêtes et passa outre. C'était en 1498.

Une vingtaine d'années plus tard, le vice-roi des Indes portugaises, *François Almeida,* essaya de nouer des relations commerciales avec les indigènes, qu'il avait entrevus sur les rives de la baie de la Table. Il voulait échanger de la verrotterie contre des têtes de bétail dont son équipage avait besoin; mais il s'y prit si maladroitement qu'une rixe éclata entre les matelots et les naturels. Almeida fut tué d'une flèche empoisonnée, et l'équipage remit à la voile en méditant des projets de vengeance.

Les gens avec lesquels les Européens venaient de faire connaissance dans d'assez mauvaises conditions étaient des Hottentots, êtres chétifs, peu intelligents, jaunes de peau comme des Mongols, ayant les membres grêles, le front étroit, les yeux en dedans, les cheveux laineux, les lèvres épaisses et le nez plat. Cette description correspond tout à fait aux caractères distinctifs de la race hottentote; mais il est à remarquer qu'on ne trouve plus de flèches empoisonnées que chez les *bushmens,* hottentots misérables et

pillards, qui végètent au nord du Cap. Il se pourrait que les indigènes qui ont si mal accueilli le vice-roi des Indes eussent appartenu à quelques tribus moins hospitalières que celles qu'on rencontra plus tard près de la baie de la Table, car il est difficile d'admettre que des gens naturellement doux, craintifs et curieux plutôt que querelleurs aient attaqué les premiers Européens descendus sur leur sol avec des intentions pacifiques.

Quoi qu'il en soit, les Portugais ne tardèrent point à revenir au Cap des Tempêtes. Sous le prétexte de faire un présent à leurs bons amis les Hottentots, ils placèrent au milieu d'eux un canon chargé à mitraille, auquel il mirent le feu, tandis que les malheureux indigènes le traînaient sans défiance vers leurs demeures. Un grand nombre de ces derniers furent ainsi lâchement assassinés.

Les auteurs de cet acte odieux n'en tirèrent aucun profit, car ce n'est que près d'un siècle et demi plus tard, en 1652, que des Européens nouèrent de nouvelles relations avec les Hottentots. Cette fois, il s'agissait d'une centaine de Hollandais, qui, sous les ordres du chirurgien *Van Riebeck,* fondèrent une station de relâche au Cap, au nom et pour le compte de la Compagnie neerlandaise des Indes.

Les commencements de la colonie ne furent pas brillants, malgré la naïveté que les indigènes apportèrent dans leurs rapports avec les nouveaux venus, auxquels ils vendaient leur bétail contre des morceaux de cuivre ou quelques livres de tabac. La Compagnie hollandaise des Indes entendait tirer à elle seule tout le profit de l'entreprise, de sorte qu'elle ne tarda pas à interdire toute relation d'échange entre les colons et les naturels, pour obliger les uns et les autres à vendre leurs produits à ses agents. Entravés dans tout ce qu'ils entreprenaient, les colons n'avaient pas même le droit de retourner en Hollande, car ils étaient engagés pour 10 ans et leurs enfants pour 20 ans.

Ils s'accoutumèrent ainsi à prendre leur revanche sur les Hottentots, qu'ils refoulèrent toujours plus vers l'Est et le Nord du Cap.

La révocation de l'édit de Nantes, en 1685, amena en Hollande quelques milliers de familles françaises, auxquelles la Compagnie des Indes offrit des terrains autour du Cap. Cette nouvelle immigration eut le sort de la première: elle dut subir les mesures arbitraires du gouverneur et perdit sa langue, dont on ne lui permit pas même l'usage dans l'église qui lui avait été réservée. On retrouve encore des noms de famille français dans les districts vinicoles au Sud-Est de la baie de la Table.

Pendant ce temps, les fermiers hollandais de la frontière, qu'on appelait *boërs*, poussaient toujours plus en avant du côté de l'Est, soit pour procurer de nouveaux territoires à leurs troupeaux, soit pour échapper à la tyrannie des autorités du Cap. Dans ces postes avancés, ils étaient obligés de se défendre eux-mêmes contre les déprédations des tribus indigènes, qui commençaient à prendre en mauvaise part les empiètements des Européens. Pour reprendre des têtes de bétail enlevées par des voisins, et parfois sous le plus futile prétexte, les boërs proclamaient le *commando,* c'est-à-dire la levée en masse, fondaient sur le premier village venu, en massacraient les habitants et en ramenaient les troupeaux.

Comme ils avaient affaire non plus aux Hottentots, mais aux Cafres, nègres plus belliqueux et plus intelligents que les naturels des abords du Cap, ils menaient une vie trés-agitée, qui les endurcissait aux fatigues, tout en leur donnant le goût des aventures et l'amour de l'indépendance.

Dans les guerres de la première République française, le « *stathouder* » ayant dû chercher un asile en Angleterre, le roi *Georges* se fit donner par lui l'autorisation d'occuper militairement le Cap, afin, disait-il, de le mettre à l'abri d'un coup de main des Français. L'amiral *Elphinston* s'empara de la colonie en 1795, puis elle fut restituée à la Compagnie hollandaise après la paix d'Amiens en 1802, et reprise en 1806 par les Anglais, auxquels elle fut définitivement adjugée par les traités de 1815.

Dès 1806, le gouverneur anglais s'efforça d'améliorer le sort des colons en rapportant les mesures vexatoires prises par la Compagnie hollandaise. Il proclama la liberté des échanges, institua des juges ambulants, soutenus par des colonnes mobiles, créa des bureaux de poste et s'efforça d'apporter de l'ordre et de la sécurité dans le pays.

II. De 1820 à 1834.

La terre de Natal *(terra natalis)*, ainsi nommé par *Vasco de Gama*, qui la découvrit le jour de Noël, constituait autrefois la partie principale des territoires où s'étaient établis les Cafres *Zoulous*. Le chef ou roi de la plus puissante de ces tribus, *Chaka*, despote féroce, avait étendu son pouvoir sur toutes les contrées situées entre la Cafrerie britannique à l'ouest, la baie de Lagoa à l'est et le *Drakenberg* au nord. En 1828, après avoir fait massacrer 2000 femmes de ses guerriers, pour punir ces derniers de leur insuccès dans une expédition sur la côte de Mozambique, il fut tué par ses propres serviteurs et remplacé par son frère *Dingaan*, qui, dit-on, n'était pas resté tout-à-fait étranger à cette révolte de palais.

Sur le versant septentrional du Drakenberg se trouve un plateau élevé, arrosé par le Calédon, borné au Nord par la chaîne des Maloutis et se dirigeant du Nord-Est au Sud-Ouest pour déboucher sur le territoire de la colonie du Cap. Ce plateau, de même que l'autre versant des Maloutis, dans l'Etat actuel d'Orange, est habité par les Basoutos, qui appartiennent à la famille des Béchuanas, ou Cafres de la montagne.

Les tribus qui composent cette peuplade sont essentiellement pacifiques, vivent de leurs bestiaux, de la chasse et de quelques industries à l'état primitif. Elles avaient été fort exposées aux incursions des Hottentots Koranas et Griquois, puis des Cafres Mantatis et Zoulous, jusqu'au moment où *Moshesh*, chef de l'une de ces tribus, eut acquis, par sa prudence et son activité, assez

d'ascendant sur ses égaux pour pouvoir prendre le titre de roi de la montagne.

Moshesh fortifia son principal village, Thabo-Bossiou, y réunit les débris de sa nation, combina leur forces défensives, mit fin au cannibalisme produit par la démoralisation que la misère entraînait à sa suite, et fit règner l'ordre autour de lui. Bon nombre de Basoutos quittèrent la colonie du Cap, où ils s'étaient réfugiés lors des incursions des Koranas et des guerres intestines du Lessouto, et ils accoururent auprès du jeune chef, qui les accueillit avec bonté, leur céda des troupeaux et leur assigna des territoires.

Une nouvelle attaque des Zoulous, commandés par Mousselekatze, chef redouté, fut repoussée devant Thabo-Bossiou. Moshesh eut le bon esprit d'envoyer un troupeau de boeufs aux vaincus affamés, qui chantèrent ses louanges en retournant dans la terre de Natal.

Les Basoutos vivaient d'ailleurs en bonne harmonie avec la colonie du Cap; ils laissaient les missionnaires européens faire de la propagande chez eux et n'organisaient guère d'expéditions hors de leurs territoires que pour reprendre leurs bestiaux dérobés par des voisins.

Pendant ce temps, la politique de la Grande-Bretagne à l'égard de la colonie du Cap changeait fréquemment, d'après les sentiments du ministre de la marine. On exagérait tantôt les droits des colons, tantôt les garanties à fournir aux natifs; on se montrait un jour sévère à l'excès à l'égard des Cafres, et peu de temps après on sévissait contre les boërs, sans que la situation se fût modifiée.

Après les guerres du premier empire, en 1820, environ 4000 soldats anglais ou écossais licenciés avaient fait voile pour le Cap, où, en se mêlant aux anciens colons, ils avaient augmenté la proportion des Anglais dans la population européenne de la colonie. Ce renfort britannique avait refoulé de plus en plus vers l'Est les fermiers hollandais et, par contre-coup, rendu toujours plus méfiantes les tribus cafres de la frontière.

Les *commando* se multiplièrent au détriment des malheureux indigènes, qui se retiraient devant cette invasion lente, mais constante, après avoir vu les boërs incendier les villages cafres, tuer les guerriers, emmener les troupeaux et reduire en esclavage les femmes et les enfants.

Les plaintes des indigènes parvinrent aux oreilles du ministère anglais, qui délégua au Cap, en 1827, un commissaire général en la personne d'*André Stockenstrom*. Ce dernier était fils d'un juge de *Graaf-Reynet*, chef-lieu du district le plus rapproché de la frontière de l'Est. Il avait vécu avec les Cafres, appréciait leur caractère et attribuait leurs agressions à la conduite injuste et brutale des boërs.

Impatients de tout contrôle de la part d'un gouvernement qui leur laissait le soin de défendre leurs fermes pour s'approprier ensuite le prix de leurs sacrifices, quelques centaines de boërs abandonnèrent les domaines où ils s'étaient établis et se dirigèrent sur le Nord, vers le fleuve Orange, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux et leurs tentes. Ils s'établirent temporairement dans le pays des Griquois, où ils furent bien accueillis.

De leur côté, les colons du Cap saisissaient toutes les occasions de revendiquer une participation au gouvernement de la colonie. Jusqu'en 1820, le gouverneur avait exercé un pouvoir absolu. Les colons obtinrent successivement, grâce à leur persévérance, en 1825 un Conseil exécutif ou plutôt préconsultatif, composé de fonctionnaires, et en 1827 une cour suprême avec un jury, enfin en 1834 un Conseil législatif remplaçant le Conseil exécutif, mais dont les membres étaient encore nommés par le gouvernement de la reine.

III. De 1834 à 1846.

En 1834, les Cafres les plus rapprochés de la colonie du Cap prirent les armes au nombre de 20,000 guerriers, se ruèrent sur les fermes du voisinage et firent courir un grand danger à l'autorité britannique. Le gouverneur rassembla le peu de troupes qu'il

avait à sa disposition, ordonna un *commando* général et comprima la révolte avec l'aide des boërs.

L'abolition de l'esclavage avait été décidée par la métropole et des recommandations instantes furent faites aux fonctionnaires, qui furent invités à réprimer les actes agressifs des fermiers européens contre les indigènes.

Stockenstrom, qui avait dû, quelques années auparavant, se retirer devant l'animadversion des boërs, revint du Cap avec une nouvelle mission conciliatrice.

Les boërs, en partie ruinés par la guerre et par l'abolition de l'esclavage, prirent en haine l'administration britannique, à laquelle ils résolurent de se soustraire à tout prix. Ce fut le signal d'une seconde migration vers le fleuve Orange, mais, cette fois, les cinq à huit mille fermiers qui se mirent en route avaient un but lointain: fidèles aux traditions hollandaises, ils voulaient se rendre sur la côte de Natal plutôt que dans l'intérieur des terres. Toutefois ils savaient que les Cafres leur refuseraient le passage, de sorte qu'ils se dirigèrent sur le Nord, pour redescendre ensuite sur le Drakenberg et de là dans la terre de Natal, où ils comptaient vivre indépendants, sauf à refouler à droite et à gauche les populations Cafres.

Ils allaient, disaient-ils, chercher de l'herbe et de la liberté.

Ils arrivèrent sans encombre sur le Drakenberg après avoir contourné la Cafrerie et le pays des Basoutos. La terre de Natal était à leurs pieds et s'étendait jusqu'à l'Océan indien.

La première avant-garde fut massacrée par les Zoulous de Mousselekatze.

Une seconde troupe, plus forte que la première, passa une convention avec le roi Dingaan, qui feignit de consentir à l'établissement des Européens sur son territoire. A l'issue d'une fête que le roi donna aux boërs et à laquelle ils assistèrent sans armes, ils furent entourés et tués jusqu'au dernier homme.

Le gros des émigrants se trouvait encore sur le Drakenberg. Il réussit à combiner avec la petite troupe anglaise de Port-Natal

une attaque des deux côtés contre les Zoulous, mais ceux-ci firent front au Nord et au Sud, repoussèrent les boërs et forcèrent les Anglais à quitter en toute hâte Port-Natal pour retourner au Cap sur un navire.

La haine de la domination anglaise était si fortement enracinée chez les boërs, qu'ils ne voulurent pas lâcher prise. Il leur arriva des renforts de Graaf-Reynet, avec un chef habile, *André Prétorius,* qui sut diriger si bien les attaques, qu'il finit, en 1840, par vaincre Dingaan. Celui-ci eut le sort de son frère Chaka, dont il avait la cruauté sans posséder ses talents: il fut massacré par sa troupe.

Prétorius fit élire à la place de Dingaan un frère de ce dernier, *Umpanda,* sauvage obèse et d'humeur pacifique, qui règna pendant une vingtaine d'années dans la contrée nord-est de la Natalie sans faire beaucoup parler de lui.

Les boërs, maîtres du pays, y fondèrent la ville de Petermaritzbourg; mais deux années s'étaient à peine écoulées que les Anglais, revenus en nombre à Port-Natal, leur déclarèrent que la Grande-Bretagne ne pouvait pas tolérer que d'anciens sujets allassent fonder à peu de distance du Cap un Etat indépendant.

Les émigrants, Prétorius à leur tête, reçurent les soldats anglais à coups de fusil, assiégèrent même Port-Natal, mais durent céder devant la force. Le plus grand nombre d'entre eux se retira de l'autre côté du Drakenberg, entre les Maloutis et le fleuve *Vaal* ou *Fal* (chute). Ils furent rejoints par d'autre boërs mécontents du régime anglais.

Ayant appris que la Grande-Bretagne prétendait soumettre à ses lois tout Européen établi en deçà du 25e degré de latitude, ils se séparèrent en deux bandes: l'une resta dans la contrée qui forme aujourd'hui la République d'Orange avec Bloomfontain pour capitale, l'autre émigra de l'autre côté du Vaal et fonda Potschefstrom, Leydenbourg, puis Prétoria, devenue dès lors le chef-lieu de la République du Transvaal. Les plus intransigeants se

épandirent au-delà du 25e degré et fondèrent au Nord-Est, Zoutpansberg (outspan = débridée).

Il ne s'établirent pas dans ces régions sans des collisions anglantes avec les indigènes, Basoutos et autres, et il est à remarquer que le célèbre explorateur *Livingstone*, qui vivait paiblement au milieu d'une tribu du voisinage, fut contraint d'émigrer en suite d'une razzia des boërs, prit la route du Nord, ouvrit à la civilisation des pays nouveaux et rencontra vers le 5e degré de latitude une peuplade de Béchuanas chassée de l'Afrique australe par les tristes exploits de Mousselekatze et de Dingaan. Ces braves gens lui firent un excellent accueil.

Pendant que s'accomplissait cette émigration des boërs, la protection des Anglais attirait autour de Port-Natal un nombre considérable de Cafres Zoulous, qui redoutaient beaucoup plus l'autorité despotique de leurs chefs que la domination des Anglais. La province de Natal forma dès lors un gouvernement séparé de celui de la colonie du Cap, avec un gouverneur nommé par le ministre des colonies à Londres.

IV. De 1846 à 1852.

Il y eut une nouvelle révolte des Cafres en 1846, et, cette fois, la colonie victorieuse exigea des vaincus une indemnité de guerre de 15,000 têtes de bétail. Le pays, jusqu'à la terre de Natal, fut placé sous la *protection immédiate* des Anglais et prit le nom de Cafrerie britannique.

En 1848, la colonie du Cap fut menacée de devenir une colonie pénale, et déjà 300 convicts avaient été envoyés d'Angleterre, malgré la réponse énergiquement négative des colons. Il se forma une ligue contre la prétention de la Grande-Bretagne, et le navire qui portait les condamnés dut rester en quarantaine dans la baie de la Table jusqu'à ce que le gouvernement britannique, mieux avisé, eut abandonné son projet.

A la même époque, le bruit s'étant répandu dans le Transvaal que l'Angleterre, inquiétée par les révolutions sur le continent

européen, allait retirer ses troupes de l'Afrique australe, une troupe de boërs traversa le Vaal et s'aventura jusqu'à Bloomfontain, d'où elle chassa le résident anglais, mais le Cap ayant envoyé des renforts, les boërs durent se retirer après un combat meurtrier. La province d'Orange fut ainsi maintenue sous l'autorité anglaise; mais les luttes entre les boërs et les Basoutos ne lui laissèrent pas un instant de tranquillité.

Moshesh avait reçu avec beaucoup d'affabilité les fermiers européens, dont il comptait se servir pour affermir son autorité sur des tribus insoumises. Les blancs, de leur côté, se montraient d'abord assez conciliants, puis, quand ils se trouvaient en nombre, ils revendiquaient la propriété exclusive des terrains sur lesquels on les avait autorisés à faire paître leurs troupeaux. Ils considéraient les présents qu'ils avaient faits aux chefs indigènes comme le prix de ces terrains, tandis que Moshesh disait, dans son langage figuré: Je veux bien vous laisser traire mes vaches, mais je refuse de vous les vendre.

Cependant la puissance de Moshesh, puissance reposant sur l'habilité de ce chef plus que sur des conquêtes, donnait à réfléchir au gouverneur du Cap. Le roi de la montagne disposait de 10,000 guerriers; sa réputation de justice et d'humanité, l'estime dont il était entouré, lui faisaient des alliés chez les tribus de Basoutos d'au-delà des Maloutis et du Drakenberg jusqu'au centre du Transvaal.

En 1851, le gouvernement du Cap proclama contre lui le *commando*; mais l'époque où les boërs obéissaient à sa voix était passée: 75 fermiers seulement se présentèrent sur les rangs et il fallut attendre, pour réagir contre la puissance de Moshesh, que les troupes anglaises fussent prêtes à commencer l'attaque. En 1852, sir *Gathcart*, qui depuis a acquis une certaine réputation dans la guerre de Crimée, attaqua les Basoutos à la tête de 2000 Européens et força Thabo-Bossiou. Moshesh dut payer en têtes de bétail une indemnité de guerre très-considérable.

Sur ces entrefaites, une charte avait été octroyée à la colonie du Cap et à celle de Natal par la reine d'Angleterre en 1850.

Bien qu'elle ne satisfît qu'à moitié les habitants de la colonie, parce qu'elle laissait le centre de gravité des pouvoirs dans le ministère anglais et qu'elle ne tenait aucun compte des tendances fédératives des colons éloignés de la capitale, cette charte fut considérée comme le point de départ de progrès futurs, et, partant, reçue avec joie, mais à titre d'à-compte.

Les boërs du Transvaal avaient craint que la colonie du Cap ne voulût leur faire expier leur tentative avortée sur la province d'Orange. Il n'en fut rien. Le ministère anglais était alors d'avis qu'il ne convenait pas d'étendre outre mesure les limites d'un territoire dont la conservation occasionnait plus de dépenses qu'elle ne donnait de bénéfices. Prétorius fut appelé en 1852 à Bloomfontain, où il se rendit avec un sauf-conduit, et signa le traité par lequel l'Angleterre reconnaissait l'indépendance de la République du Transvaal. Deux clauses de ce traité méritent d'être rappelées ici: l'une consacrait l'abolition de l'esclavage et l'autre interdisait aux deux parties de livrer, sous quelque forme que ce fût, des armes aux indigènes.

V. De 1853 à 1870.

Le tour des boërs de l'Orange vint en 1854. Poursuivant la réalisation du programme d'une fédération des Etats de l'Afrique australe, l'Angleterre, à la suite d'une campagne heureuse des *burghers* contre diverses tribus de Basoutos, reconnut l'indépendance des colons établis entre le fleuve Orange et la chaîne des Maloutis. Telle fut l'origine de la République d'Orange, instituée pour les blancs, à l'exclusion des indigènes. Ceux-ci continuèrent à se gérer en groupes autonomes dans les territoires que les fermiers originaires d'Europe n'avaient pas encore envahis.

A partir de ce moment, les tribus de Basoutos qui reconnaissaient l'autorité de Moshesh eurent à lutter sans cesse contre les empiètements des fermiers venus de l'Est ou du Nord. Des rixes individuelles provoquèrent de véritables combats, qui, à leur tour, eurent pour conséquence la médiation du gouverneur du Cap ou

de celui de Port-Natal. A chacune de ces médiations, les indigènes durent céder quelque partie de leur territoire, si bien qu'en 1864, après un nouvel arbitrage, Moshesh songea sérieusement à placer ses compatriotes sous la protection immédiate de la reine d'Angleterre.

Le gouvernement anglais ne se prêta pas de suite à la réalisation de ce projet, qui déplaisait fort aux burghers de la République d'Orange; mais prévoyant que les Basoutos désarmés finiraient par succomber et par émigrer en masse, il signa, en 1867, avec le gouverneur sir *Philippe Woodhouse*, le traité qui adjugeait à la couronne d'Angleterre le pays situé entre les Wittebergen et le Drakenberg.

Au commencement de cette période, en 1853, André Prétorius était mort et il avait été remplacé par son fils comme président du Transvaal. Six ans plus tard, en 1859, la République d'Orange élut, elle aussi, pour son président Prétorius fils, qui crut le moment opportun pour fusionner les deux républiques. Les burghers de l'Orange n'appuyèrent pas cette idée, parce qu'ils craignaient la rudesse des boërs de Transvaal. De son côté, le gouverneur du Cap y fit opposition, en déclarant que la réunion des deux Etats serait contraire aux traités de 1852 et de 1854.

Le projet n'eut pas de suite, et Prétorius, renonçant à la présidence de l'Orange, retourna dans le Transvaal, où il fut réélu président. A partir de ce moment il s'efforça de donner un débouché au Transvaal du côté de l'Océan indien, mais il se heurta pour la seconde fois au gouvernement du Cap, jaloux de conserver à la colonie le monopole du commerce dans l'Afrique australe.

VI. De 1870 à 1875.

La découverte de gisements aurifères dans le Transvaal, près de Leydenbourg, avait attiré depuis quelques années dans cette contrée un grand nombre de chercheurs d'or venus un peu de partout.

Une immigration plus considérable encore se manifesta en 1870 au nord-ouest de la république d'Orange, dans le pays des Griquois, où un fermier venait de trouver un diamant qui se vendit 11,000 livres sterling. Ce fut, pendant plusieurs années, un véritable vertige : de toutes les contrées d'Europe on fit voile pour le pays des diamants, situé à 1,200 kilomètres du Cap, de telle sorte que de 5,000 qu'il était en 1870, le nombre des nouveaux habitants du Griqualand atteignit en 1871 le chiffre de 35,000.

La contrée où se trouvaient les terrains diamantifères n'avait pas été mentionnée dans les traités de 1852 et de 1854. Les habitants, très clair-semés dans l'origine, reconnaissaient pour chef un indigène du nom de Waterboër; mais celui-ci ne tarda pas à voir son autorité méconnue à la suite de l'immigration des chercheurs de diamants.

La République d'Orange avait alors pour président Mr *Brand*, qui avait étudié à Leyde et pratiqué comme avocat en Angleterre. Elle revendiqua la propriété du Griqualand, et le Transvaal imita son exemple; mais le nouveau gouverneur du Cap, sir *H. Barkley*, trancha le différend en s'emparant, au nom de la reine d'Angleterre, du territoire qui faisait l'objet du litige. Il se transporta dans le Griqualand, où il fut accueilli avec enthousiasme par les chercheurs de diamants, la plupart d'origine anglaise, et il y installa des autorités régulières, savoir un lieutenant-général avec un Conseil de 8 membres.

Le président du Transvaal se déclara satisfait de la perspective qu'on lui donna d'un arbitrage du gouverneur de Port-Natal. Quant au président de la République d'Orange, il réclama d'abord l'arbitrage de l'empereur d'Allemagne, du roi de Hollande ou du président des Etats-Unis; il songea même à proclamer un *commando*, mais il y renonça, sur l'avis que la Grande-Bretagne considérerait cette mesure comme une déclaration de guerre.

Pendant que se passaient ces évènements, la mort d'Umpanda, roi des Zoulous, appelait, en 1872, son fils Cetewayo à succéder à ce chef. Cetewayo ne ressemblait guère à son père que par sa

propension à l'obésité; de caractère, il était irascible, belliqueux et cruel comme ses oncles Chaka et Dingaan. Dans sa jeunesse il avait fait périr 6 de ses frères en suite d'une émeute; ses deux autres frères n'avaient échappé au même sort qu'en s'enfuyant sur le territoire du Cap. En 1861, il s'était fait reconnaître en qualité d'héritier présomptif en présence du gouverneur de Port-Natal, et il était apparu sur le lieu de la cérémonie avec une escorte de 8000 guerriers.

Quelques mois après l'avènement de Cetewayo, une révolte éclata parmi les Cafres de Natalie, à l'occasion d'un désarmement ordonné par le gouverneur. Le chef de l'insurrection, *Langalibalele*, ne put tenir la campagne et sa troupe fut dispersée; mais la position n'en devint pas moins de plus en plus difficile dans le nord de la province pour le groupe relativement restreint des colons anglais, à mesure que les empiètements des boërs forçaient des familles de Basoutos à chercher un refuge chez les Cafres sur le versant sud du Drakenberg.

Toutefois la colonie du Cap était florissante et elle venait d'obtenir de la métropole une série de réformes, qui avaient substitué au gouvernement protecteur de l'Angleterre des institutions parlementaires avec un ministère responsable.

Les choses ne se présentaient pas aussi bien dans le Transvaal. Les boërs, hostiles à l'Angleterre, avaient affaire à une nouvelle population, qui préférait la paix avec les tribus indigènes et la sécurité personnelle à l'extrême indépendance du fermier nomade. Ce dualisme s'accentuait toujours davantage, à mesure que les placers de Leydenbourg attiraient de nouveaux chercheurs d'or, et, d'autre part, la vie commune dans les mines permettait aux indigènes de se procurer des armes et des munitions, qu'ils rapportaient secrètement dans leurs tribus.

L'autorité des boërs était ainsi menacée de deux côtés à la fois.

En 1874, mécontent de ce que Prétorius avait trop facilement fait abandon des prétentions du Transvaal sur le Griqualand, le parti hollandais le remplaça à la présidence par Mr *Burgers*,

ministre de l'Eglise protestante hollandaise, homme pacifique, bon administrateur, qui s'efforça d'apporter de l'ordre dans les services publics, de la méthode dans le gouvernement et une certaine cohésion entre les divers éléments dont se composait la république.

Mr Burgers créa des écoles, cadastra les terrains vagues pour pouvoir les concéder aux nouveaux arrivants et améliora les voies de communication entre les cinq places principales, de Potschefsstrom et de Heidelberg à l'ouest, de Prétoria et de Leydenbourg au centre, de Zoutspanberg au Nord-Est.

Il lutta vainement contre l'institution des apprentissages de jeunes indigènes, esclavage déguisé, dont les victimes étaient enlevées aux tribus voisines sans même qu'on se donnât la peine de leur déclarer la guerre. Cette institution était trop chère aux boërs pour qu'on pût les décider à y renoncer.

VII. De 1875 à 1880.

En 1875, Mr Burgers fit en Europe un voyage, dont le but essentiel était la réalisation d'un projet pour l'établissement d'un chemin de fer de Prétoria à la baie de Lagoa. Un arrangement à cet effet fut conclu sans difficulté avec le gouvernement portugais, et Mr Burgers réussit à contracter un emprunt de 55 millions avec des financiers belges et hollandais, en hypothéquant des terrains disponibles, qui appartenaient à la République de Transvaal.

Au retour, il traversa la Suisse et fut présenté au président de la Conférération, feu Mr le Conseiller fédéral Heer.

Pendant son absence, une mésintelligence s'était fait jour entre les citoyens du Transvaal et quelques tribus de Basoutos des environs de Leydenbourg, qui avaient couru aux armes pour résister à la prétention des boërs de les soumettre à un impôt. En même temps, un message conçu dans des termes hautains avait été adressé à Cetewayo, pour l'inviter à ne plus s'occuper des Swazies, qu'il considérait comme ses sujets et que le Transvaal prenait dorénavant sous sa protection.

Cette démarche imprudente avait été reprochée à Mr Burgers, pendant son séjour en Angleterre, mais il était loin de se douter que ce serait là l'origine de l'annexion de son pays à la colonie du Cap.

Une autre querelle, qui prit dès l'abord des proportions inquiétantes, éclata entre le Transvaal et l'un des chefs de Béchuanas vassaux de Cetewayo. Ce chef, Secocoeni, occupait un territoire qui devait être hypothéqué en faveur des créanciers de l'emprunt de 55 millions pour l'établissement du chemin de fer de Prétoria à la baie de Lagoa. Les boërs voulurent constater leur droit de propriété sur ce territoire, et comme Secocoeni résista, l'on recourut à un *commando*. Mr Burgers se mit à la tête de 2,500 Européens et de 2,500 Swazies, accompagnés de 500 voitures, et partit pour envahir le Kraal ou village principal de Secocoeni.

Celui-ci se défendit si vaillamment que les assaillants furent mis en déroute et retournèrent chez eux dans une débandade complète, en répandant l'alarme dans tout le Transvaal.

Mr Burgers s'empressa d'enrôler des mercenaires anglais et allemands, pour résister au choc des Zoulous, que l'on croyait déjà en marche sur Prétoria; mais la panique s'était emparée des esprits, l'argent manquait et un dualisme fâcheux se manifestait dans la population, partagée entre les boërs, ennemis des Anglais, et les nouveaux émigrants, chercheurs d'or, aventuriers ou colons, qui ne demandaient qu'à vivre en paix.

Un pareil état de choses ne pouvait durer, d'autant plus que le président, Mr Burgers, avait perdu toute autorité sur ses concitoyens.

Dans les premiers jours de janvier 1877, le gouverneur de Natal, sir *Théophile Shepstone*, annonça au gouvernement du Transvaal qu'il allait se rendre à Prétoria en mission spéciale de S. M. britannique. Il arriva, en effet, avec son état-major et une escorte de 25 hommes. Il se plaignit de l'attitude des boërs, qui provoquaient sans cesse les indigènes, soit par la traite simulée (apprentissages forcés), soit par des prétentions exorbitantes vis-à-vis

de leurs voisins, comme on l'avait vu dans l'attaque contre Secocoeni et dans le message adressé à Cetewayo. Il fit ressortir le danger que de pareils agissements faisaient courir à toute la population blanche, et déclara qu'il avait pour mission d'organiser une confédération des Etats de l'Afrique australe, confédération dont le projet était dû à lord *Carnarvon*, ministre des colonies.

Le Volksraad (conseil législatif) du Transvaal, dominé par l'élément hollandais, rejeta ce projet. A partir de ce moment, les luttes des deux partis s'accentuèrent, et des pétitions réclamèrent l'annexion de la république aux possessions anglaises comme seul moyen de rétablir l'ordre et de prévenir une attaque de la part de Cetewayo.

Le 12 janvier 1877, l'annexion fut résolue. Sir Shepstone fit arborer à Prétoria le pavillon anglais, et le fait accompli ne souleva pas de résistance armée.

Mr Burgers protesta, une députation du Transvaal fut envoyée aux cours européennes, mais ces démonstrations restèrent stériles et n'empêchèrent pas le nouveau pouvoir de remplacer peu à peu, dans les fonctions officielles du Transvaal, les boërs républicains par des amis de l'Angleterre.

Pendant que s'accomplissaient ces évènements, Cetewayo se préparait à envahir le Transvaal avec une armée de 20,000 Zoulous. Le gouverneur de Natal lui signifia d'avoir à s'abstenir de toute agression contre un pays soumis dorénavant à l'autorité britannique. Cetewayo se crut assez fort pour lutter contre l'Angleterre et refusa de désarmer.

La guerre fut déclarée; les Anglais furent d'abord battus, mais, fidèles à leur tactique, ils tinrent la campagne jusqu'à ce que des renforts leur fussent parvenus, et la guerre, devenue célèbre par la mort du prince Louis Bonaparte, se termina par la défaite des Zoulous. Cetewayo fut fait prisonnier et le pays des Zoulous fut partagé entre les diverses tribus sous le contrôle du gouverneur de Natal.

La prédominance de la Grande-Bretagne dans l'Afrique australe paraissait donc bien établie. La colonie du Cap était florissante; celle de Natal était consolidée par la défaite des Zoulous; le Transvaal était annexé; le Griqualand appartenait sans contestation à l'Angleterre, qui avait payé à la république d'Orange 90,000 livres sterling de dédommagement et 15,000 livres à titre gracieux, pour qu'elle renonçât à ses prétentions sur cette contrée; le pays des Basoutos, sur les versants du Drakenberg, s'était placé sous la dépendance de la couronne d'Angleterre; la Cafrerie était soumise au protectorat anglais. Seule, la république d'Orange conservait son autonomie.

VIII. En 1880 et 1881.

A peine sorti des soucis causés par la guerre contre les Zoulous, le gouverneur du Cap, sir *Bartle-Frère*, crut devoir faire acte d'omnipotence à l'égard des Basoutos, dans la crainte qu'il ne leur prît fantaisie de se mêler à quelque nouvelle révolte de Cafres. Il ordonna le désarmement général de ces indigènes, au mépris des engagements pris quand on leur avait distribué fusils et munitions pour les lancer contre les Zoulous.

Cet acte était d'autant moins justifié, que dans le traité conclu avec les Basoutos il avait été entendu que ceux-ci dépendraient directement de la couronne et non point du gouvernement du Cap.

Les Basoutos se soulevèrent en protestant contre la violence qui leur était faite.

Le 10 octobre 1880, ils attaquèrent le colonel *Bayley* et le cernèrent à Maseru, tandis qu'un autre détachement bloquait *Carrington* à Maseteng.

Le général *Clarke* partit aussitôt de Wapener, avec 1600 hommes, pour disperser les assaillants, et, le 15 octobre, Carrington fit une sortie heureuse; mais l'insurrection gagnait de proche en proche, et déjà 8000 révoltés étaient sous les armes, alors qu'on apprenait que tous les Basoutos établis à l'est du Drakenberg s'apprêtaient à se joindre à leurs frères de l'ouest.

Le Sud de la Cafrerie était menacé, les Tamboukis, sur le versant méridional du Drakenberg, commençaient à s'agiter, l'attitude des Griquois de l'Est était douteuse et plus encore celle des Pondos, avec leur principal chef Umquikela.

(Telle était la situation à la date de la Conférence donnée par Mr *Elie Ducommun*. Le conférencier a dès lors complété ses notes comme suit jusqu'au 1er mars 1881 :)

Si les indigènes ont pour eux l'avantage du nombre, les troupes anglaises possèdent au plus haut point la persévérance, qui rend si redoutable leur résistance passive, toujours suivie d'une reprise de l'offensive dès que des renforts suffisants leur sont parvenus.

Les Basoutos ne tardèrent pas à se faire battre en détail, mais ils tenaient toujours la campagne, quand, au milieu de décembre 1880, les boërs hollandais résolurent de lever l'étendard de la révolte et de restaurer la république du Transvaal. Ils furent commandés d'abord par les fils de *Pierre Huys*, qui s'emparèrent de Dordrecht et de Heidelberg, puis la révolution s'organisa, un gouvernement national fut composé de *Prétorius*, ancien président, *Kruger*, ancien vice-président de la république, et *Joubert*, officier de mérite.

Ce gouvernement fut installé à Heidelberg et nomma un Conseil exécutif, à la tête duquel fut placé Joubert.

Les hostilités contre les Anglais avaient été proclamées le 16 décembre, et le commandant Joubert avait dépêché un message au colonel sir *Lanyon*, pour lui annoncer la restauration de la république et l'avertir que tout mouvement de troupes de la part des autorités anglaises serait considéré comme une déclaration de guerre.

Le messager n'était pas encore arrivé à destination, qu'un convoi de 300 soldats anglais partait de Leydenbourg pour se rendre à Prétoria. Ce convoi fut intercepté par Joubert à huit heures de marche de Prétoria. Joubert envoya un parlementaire pour demander que la troupe anglaise s'arrêtât jusqu'à ce qu'on eût

une réponse de sir Lanyon; mais l'officier qui commandait le détachement donna l'ordre de continuer la marche. Il s'en suivit une fusillade, dans laquelle les Anglais eurent 5 hommes tués, un grand nombre de blessés, et furent tous emmenés prisonniers.

A peu près en même temps, le major *Clarke*, assiégé à Courthouse, se rendit; puis Potschefstrom, Leydenberg, Utrecht tombèrent au pouvoir des boërs, dont un détachement s'avança même jusque sur le territoire de la Natalie.

L'armée de Transvaal se composait de trois corps, dont un était à la frontière de Natal, à Meek, pour arrêter les renforts qu'attendaient les Anglais, le second près de Heidelberg, un peu plus au nord, et le troisième à Potschefstrom, au nord-ouest, vers la frontière du Griqualand et de la république d'Orange.

Après un mois de lutte, les boërs étaient maîtres de tout le pays du Transvaal, à l'exception de la citadelle de Prétoria, mais plusieurs régiments anglais, venus de l'Inde, se rendaient à marche forcée sur les frontières de la colonie du Cap. Les boërs de la république d'Orange, sentant que leur autonomie future dépendait du succès de la révolte du Transvaal, commençaient à prêter un concours actif à leurs anciens compatriotes, tandis que plusieurs tribus Cafres se soulevaient pour faire cause commune avec les ennemis de l'Angleterre.

Le 28 janvier, une colonne anglaise venue de New-Castle (Natalie) sous les ordres du général *Colley*, a été battue à Mount-Prospect par les boërs. Elle se composait de 870 fantassins et 170 cavaliers avec 6 canons. Après avoir perdu 8 officiers et 181 soldats elle s'est retirée devant le feu meurtrier des boërs, qui occupaient une position élevée, et elle est allée camper à quelque distance de là, sur un point retranché par la nature.

Le général Colley s'est maintenu pendant près d'un mois dans son camp retranché de *Mount-Prospect*, puis, ayant été rejoint par les renforts du général *Wood*, il s'est cru assez fort pour reprendre l'offensive.

Après s'être emparé des hauteurs de *Spitzkopf*, il a fait une sortie, à la tête de 1600 hommes, contre les boërs répandus dans les environs.

Le résultat de cette tentative a été désastreux pour les Anglais, qui, repoussés après plusieurs vigoureuses attaques, ont dû battre en retraite quand les munitions leur ont fait défaut. Le général Colley a été tué, l'un de deux régiments a été presqne anéanti et l'autre a beaucoup souffert, de même que les *heighlænder*.

La déroute eût été encore plus complète sans les canons du camp de Mount-Prospect, qui ont arrêté les assaillants.

Le géneral *Roberts* vient d'être nommé commandant en chef des troupes d'opération dans le Transvaal, en remplacement du général Colley, et trois nouveaux régiments ont été mis à sa disposition. Il disposera de 16,000 hommes à la fin de mars.

Ces faits militaires ont naturellement entravé les pourparlers en vue d'un arrangement entre les boërs et les Anglais, ceux-ci tenant avant tout à rétablir le prestige de leurs armes dans l'Afrique australe. Il ne serait cependant pas difficile de s'entendre, car d'une part les boërs ne réclament que leur propre indépendance, et d'autre part le *Daily Telegraph* annonce que l'Angleterre leur offre un gouvernement local complètement indépendant, avec des réserves toutefois en ce qui concerne lenrs rapports avec les pays voisins. Les indigènes seraient placés sous la surveillance du gouvernement colonial. L'acceptation de ces propositions serait suivie d'une amnistie générale.

L'intérêt des burghers d'Orange et les liens de nationalité, qui les unissent aux boërs du Transvaal ne permettent pas aux Etats libres de rester absolument passifs devant les graves évènements qui s'accomplissent sous leurs yeux. Aussi le *Volksraad* a-t-il adopté par 36 voix contre 3 une résolution témoignant de sa sympathie pour la cause des boërs de Transvaal et exprimant l'espoir que l'Angleterre répondra favorablement aux demandes raisonnables des populations du Transvaal et que les efforts du

président *Brand* pour une solution pacifique seront couronnés de succès.

Le discours du trône de la reine d'Angleterre a séparé d'une manière absolue la cause des Basoutos de celle des boërs du Transvaal et laissé entrevoir la gravité de la situation dans toute l'Afrique australe.

« Un soulèvement dans le Transvaal survenu récemment, a dit la reine, m'a imposé le devoir de prendre des mesures pour le prompt rétablissement de mon autorité et a nécessairement fait laisser de côté, pour quelque temps, tout projet ayant pour but d'assurer aux colons européens ce plein contrôle sur leurs affaires locales qu'on était désireux de leur confier, sans préjudice des intérêts des populations indigènes.

« Je regrette que la guerre continue dans le Basoutoland, malgré les efforts du gouvernement du Cap. J'éprouverais une grande satisfaction si une occasion favorable se présentait pour moi d'agir par des moyens amicaux pour rétablir la paix. »

Ajoutons que le gouverneur Bartle-Frère a été remplacé par sir *Hercule Robinson*, qui est parti pour le Cap avec des instructions formelles du ministre des colonies, lord *Kimberley*, pour hâter la pacification des Basoutos en leur donnant des gages de modération et en mettant fin à la politique de provocation inspirée par le précédent ministère.

Les Basoutos. [1]

Résumé de la Conférence donnée par M. *Elie Ducommun* le 9 décembre 1880.

I. Généralités.

Les Basoutos, sur lesquels une révolte récente attire plus particulièrement l'attention des Européens, occupent le versant méridional des *Wittebergen*, le versant septentrional de la grande chaîne du *Drakenberg*, située plus au sud, et le plateau élevé qui se trouve entre ces deux chaînes.

La partie de cette contrée autrefois soumise à un chef indigène, *Moshesh*, puis placée sous le protectorat immédiat de la couronne d'Angleterre, est bornée au Sud par la Cafrerie britannique, à l'Est par la Natalie.

Elle est située entre le 29e et le 31e degré de latitude australe, par 26 à 29 degrés de longitude, méridien de Greenwich.

Les Basoutos n'ont aucun rapport de race avec les Hottentots. Ce sont des Béchuanas, ou Cafres de la montagne, inférieurs physiquement aux Cafres de la côte, mais au moins aussi bien doués qu'eux sous le rapport intellectuel. La couleur de leur peau varie entre le noir et le brun; leurs cheveux sont crépus et non point par touffes comme ceux des Hottentots; ils ont un angle facial qui dénote de l'intelligence et de la résolution; enfin ils sont robustes et de taille moyenne.

Lorsqu'on désigne un seul individu l'on dit: un *Mossouto*, le pays prend le nom de *Lessouto* et la langue des indigènes est le *Sessouto*.

II. Topographie du Lessouto.

Quand, parti du Cap, on a traversé la colonie anglaise, on voit s'étendre du Sud-Ouest au Nord-Est une double chaîne de

[1] Cette orthographe est plus généralement adoptée dans le pays que celle de Bassoutos.

montagnes d'une hauteur maximum de 9000 pieds, en forme de tables avec un couronnement de rochers de grès sur un fond basaltique. Ce sont les *Storm-Berge* au Sud et les dernières ramifications des Wittebergen au Nord. Arides et d'un aspect sombre, ces montagnes donnent naissance à plusieurs rivières, entr'autres l'Orange et le Calédon, qui se dirigent vers l'Ouest, par conséquent vers l'Atlantique, et le Tugela, qui se jette dans la mer des Indes.

L'entrée du Lessouto se trouve gardée, du côté de la colonie du Cap, par des montagnes isolées, aux formes capricieuses, aux profondes ravines laissant surgir le basalte.

La vallée se compose de couloirs étroits alternant avec de vastes cirques. Le sol en est d'une grande fertilité: c'est un humus noirâtre de près d'un mètre de profondeur, recouvrant un sous-sol argileux, que traversent en tous sens des ruisseaux, qui roulent des fragments de quartz. On y trouve du minerai de fer.

Comme dans la plupart des contrées de l'Afrique australe, on rencontre très-peu d'arbres dans le Lessouto, ce qui s'explique par l'habitude qu'ont les indigènes de mettre le feu aux hautes herbes en hiver pour engraisser le sol et le débarasser des restes de l'ancienne végétation.

On laboure en septembre et l'on sème principalement le sorgho, qui constituait autrefois la culture essentielle du pays, mais cède peu à peu le terrain aux céréales importées d'Europe par les missionnaires.

La saison des pluies correspond à peu près aux mois d'hiver de nos régions tempérées.

Le pays des Basoutos soumis à la couronne d'Angleterre est fermé du côté de l'Est par le fer à cheval que forme l'angle d'incidence des Wittebergen et du Drakenberg, non loin du fort de Thaba-Bossiou, ancienne résidence de Moshesh.

On ne trouve nulle part des centres de population bien importants, mais les districts sont en général populeux. Les villages, rapprochés les uns des autres et cachés derrière les replis du terrain, sont parsemés au milieu des vastes pâturages silencieux,

à la verdure uniforme, où des indigènes armés gardent d'innombrables troupeaux de bœufs et de moutons. A proximité des huttes, l'industrie humaine a créé des vergers et des champs en pleine culture; mais l'absence d'arbres rend le paysage monotone.

Les établissements de missions françaises, anglaises, hollandaises sont nombreux dans le Lessouto. On les reconnaît à leurs façades blanches et aux petits bâtiments en maçonnerie, qu'habitent les Basoutos convertis au christianisme. Un peu plus haut, on distingue le village proprement dit, où se sont réfugiées les mœurs et les traditions de la population indigène.

C'est là que la science ethnologique doit aller faire ses observations, avant que la nation des Basoutos soit entièrement façonnée à l'européenne.

III. Caractère des Basoutos.

Tous les voyageurs qui ont parcouru le Lessouto avant et depuis l'invasion de la civilisation européenne se sont accordés à reconnaître le caractère hospitalier des naturels de ce pays, leur goût du travail, leurs habitudes sociales et leur souplesse d'esprit. *Livingstone* a porté le même jugement sur une de leurs tribus qu'il a rencontrée beaucoup plus au nord, vers le 18e degré de latitude, et qui avait émigré à la suite de l'invasion du chef zoulou *Mosselékatzi.*

Les Basoutos, en effet, sont doux et serviables, gais et doués d'un fonds de poésie qui les rend accessibles à l'enthousiasme et aux pensées généreuses.

Ils sont plus francs, plus courageux, plus actifs que les Hottentots, mais ils ont conservé du sauvage la vantardise et la susceptibilité.

A la suite de grands désastres, produits par les incursions successives des *Koranas* et des *Zoulous,* le cannibalisme s'était introduit dans le pays vers l'année 1820. La démoralisation et la faim, conséquences fatales de la guerre chez les sauvages, avaient poussé quelques familles à se retirer dans des cavernes,

où elles se nourrissaient de la chair d'ennemis tués ou faits prisonniers.

Moshesh, après avoir ramené la prospérité dans le Lessouto, combattit les anthropophages par le dégoût qu'ils inspiraient: « Ce ne sont pas des hommes, avait-il dit, ce sont des cimetières. » Cette parole, répétée de bouche en bouche, a suffi pour détruire le cannibalisme, qui n'a fait ainsi chez les Basoutos qu'une apparition momentanée, due à des circonstances particulières plutôt qu'à un goût instinctif.

Les exemples de larcin et d'homicide sont rares dans l'intérieur des tribus, mais les naturels de l'Afrique australe auront, longtemps encore, bien de la peine à se convaincre que le pillage d'un *kraal* ennemi sans défense et le massacre de ses habitants rentrent dans la notion du vol et du meurtre. Pour que leurs leçons à ce sujet fussent écoutées, les Européens devraient avant tout les mettre sérieusement en pratique.

L'instinct de la propriété paraît être très-développé chez les Basoutos; toutefois il ne peut avoir pour objets que les bestiaux, les meubles, les provisions et les vêtements, car les terres appartiennent à tous indistinctement: il ne viendrait pas à l'idée d'un indigène de revendiquer autre chose que la jouissance momentanée et pour ainsi dire accidentelle d'un pâturage ou d'un champ. Il est vrai qu'il y a de l'espace, de l'herbe et de l'eau pour tous, de sorte que nul n'éprouve le besoin ou le désir de s'attribuer l'exclusive propriété de ce dont il peut jouir sans contestation.

L'augmentation de la population et l'influence des Européens n'ont pu, jusqu'ici, modifier cet état de choses que dans le voisinage immédiat des habitations.

En somme, les Basoutos constituent une famille de Béchuanas éminemment accessible à la civilisation, et avec laquelle on peut entretenir d'excellents rapports, pourvu qu'on leur épargne les vexations inutiles et les mauvais exemples.

IV. La famille.

Les Basoutos non convertis au christianisme sont polygames. Les traditions de la race leur permettent d'épouser autant de femmes que bon leur semble, mais en général ils ne vivent maritalement qu'avec la première épouse, qu'on appelle la grande femme ou la femme légitime. Le plus souvent, les autres ne sont que des servantes, dont les parents ont reçu d'avance le gage sous la forme d'un nombre de têtes de bétail à déterminer.

Le mariage — nous allions dire le bail — est conclu en présence de témoins et le prix à payer par l'époux est assez élevé pour que les gens riches en bestiaux, en colliers etc., n'aient pas à redouter la concurrence des pauvres. Quant à ces derniers, s'ils n'ont pas les moyens de fournir la dot, ils l'empruntent en hypothéquant le mariage d'une sœur ou de la première fille qui leur naîtra.

Le jour fixé pour la remise de la dot, le père et les frères de la future prennent place devant leur hutte, avec le futur époux et ses parents. On fait passer devant eux le troupeau qui sert de dot. Chaque animal est critiqué, parfois on en refuse et le marchandage continue jusqu'au moment où les deux parties semblent satisfaites. La mère de la jeune fille entre alors en scène, couverte de haillons et se lamentant de ce qu'on lui enlève son appui, à elle qui n'a pas même de quoi se vêtir. Cette scène se termine par l'offre de la plus belle pièce de bétail, qu'on appelle le bœuf de la nourrice et qui est toujours mise d'avance en réserve.

La dot ainsi payée, le père de l'épouse tue un bœuf gras, qu'il offre à ses hôtes, et l'affaire est définitivement conclue; mais la jeune fille ne quitte la maison paternelle que lorsque l'époux lui a fait savoir que la hutte est prête, ce qui tarde de quelques semaines. C'est alors le tour de la femme d'exiger sa propre dot, qui consiste en un manteau neuf, des bracelets, des colliers et d'autres ornements.

Dans la famille, le mari soigne exclusivement le bétail; il laisse entièrement à ses femmes le jardinage et les apprêts des repas, dont le menu n'est jamais bien compliqué: du lait, une sorte de mauvais pain de sorgho et quelques tranches de viande à peu près cuite dans les cendres.

Du vivant du père, le fils aîné partage déjà l'autorité paternelle avec lui, parfois aussi avec le père de la mère; il veille sur les cadets (fils serviteurs), et il est responsable de leurs actes. Comme compensation, il a le droit de ne laisser à ses frères qu'une très-faible part de l'héritage de leur père.

Le divorce est rare et il entraîne la restitution de la dot si c'est la femme qui le demande, de sorte qu'elle pousse très-loin la résignation pour ne pas exposer ses parents à la perte des avantages que son mariage leur a procurés.

A la mort d'un Mossouto, ses proches se livrent à de grandes démonstrations de désespoir, les veuves et les orphelins s'entourent la tête d'une corde, puis on enveloppe le corps, accroupi, dans une peau de bœuf et l'on s'empresse de le sortir de la hutte non pas par la porte, mais par un trou fait exprès dans la paroi du côté opposé. On l'enterre au milieu de son parc aux bestiaux, ou dans le grand parc commun, ce qui est une marque de considération. La tête du défunt est placée régulièrement dans la direction du nord-est, « afin qu'il regarde du côté d'où sont venus ses ancêtres. »

Cette coutume, qu'on retrouve dans la plupart des tribus cafres, a son intérêt pour l'histoire de la migration des peuples.

Les Basoutos se défont le plus vite possible de leurs morts, parce qu'ils craignent que ceux-ci n'attirent à eux des vivants; on attribue toutes les maladies à cette puissance d'outre-tombe, de sorte qu'avant de prescrire un remède, les médecins ou sorciers ont toujours soin de rechercher si le malade est appelé par un parent du côté paternel ou du côté maternel, l'ordonnance n'étant pas la même dans les deux cas.

Les règles de politesse envers les membres de la famille sont rigoureusement observées. Ainsi, l'on ne pourrait pas plus s'exempter d'aviser les amis et les proches d'une naissance, d'un mariage ou d'un décès, que se dispenser de présenter les deux mains pour recevoir leur cadeau, quelque minime qu'il soit.

On n'entre pas armé dans une hutte, on ne crache pas à terre pendant le repas, et l'on ne tourne pas le dos au chef de la famille.

En dehors de ces règles de « civilité puérile », on use d'une grande liberté dans les visites de famille. On parle à son aise, on fronde les ridicules du prochain, surtout ceux des blancs, et l'on prend les aliments avec les cinq doigts sans que personne y voie la moindre impolitesse. Il est à remarquer que le Mossouto n'aime pas à jouir seul d'une bonne fortune. S'il est assis à la table d'un chef et qu'un copieux morceau de bœuf soit placé devant lui, il appelle deux ou trois compatriotes, qui se placent derrière lui et partagent son dîner. Ces clients ont eux-mêmes derrière eux quelques amis, et ainsi de suite jusqu'aux jeunes garçons, qui finissent par ronger les os.

Un quartier de viande de 20 à 30 kilos disparaît par ce procédé comme un ruisseau qui se perd dans les sables. Un voyageur parle même d'un morceau de sucre qui a fait ainsi le tour d'une douzaine de bouches depuis celle du chef.

La hutte du Mossouto se compose d'un dôme de paille reposant sur un soubassement en roseaux. Elle est basse et l'on n'y entre qu'en se courbant. Le sol, en terre pétrie, est rendu luisant et dur comme la brique. Les parois sont peintes à la chaux, avec quelques dessins primitifs. On entre d'abord dans un couloir intérieur qui fait le tour de la hutte, puis dans l'unique pièce, au fond de laquelle sont les jarres contenant les provisions en blé, en graisse, en lait caillé, etc. Le tout repand une odeur d'autant plus forte que la hutte ne possède aucun moyen de ventilation.

Du reste, on vit presque constamment dehors, et le confort à domicile paraît être un accessoire d'une valeur fort contestable. Si la famille augmente, on se tire d'affaire en construisant de nouvelles huttes, aussi incommodes que la première.

V. Industrie et commerce.

Les renseignements qui suivent sont empruntés à l'ouvrage publié sur les Basoutos par un ancien missionnaire, M. E. Casalis, en 1859. Il est probable que depuis cette époque des progrès ont été réalisés dans le domaine industriel par les indigènes du Lessouto, qui doivent s'être pourvus d'un outillage moins primitif que celui dont ils disposaient il y a vingt ans.

Il ne faut pas cependant se faire des illusions à cet égard : les Européens ont toujours eu soin, dans leurs essais de colonisation, d'entraver les progrès industriels des populations au milieu desquelles ils s'établissaient, parce qu'ils conservaient ainsi une valeur exagérée aux objets échangés par eux contre des bestiaux et des produits du sol.

Dans leurs rapports avec les blancs, les indigènes ont pu constater les avantages que présentent les procédés industriels perfectionnés, mais si quelques-uns d'entre eux se sont soumis sans réserve aux exigences de la civilisation, le plus grand nombre s'est retiré devant les envahissements des colons et a perpétué dans sa retraite les usages traditionnels.

Chez les Basoutos, le forgeron ambulant, qui fabrique les armes et divers ustensiles de ménage, est l'industriel le plus considéré. Sa profession est une sorte de sacerdoce ; il est le « médecin du fer ».

Ses outils sont un bloc de basalte servant d'enclume, une pierre conique faisant l'office de marteau, deux sacs à air en guise de soufflet de forge, des tenailles et de petits marteaux informes. Il fabrique, avec ces instruments primitifs, des haches, des sagaies, des houes, des couteaux, de grosses alênes pour les tailleurs et les ornements peu variés que porte le beau sexe.

Les manteaux de peau se confectionnent sur la place publique. Une douzaine de naturels commencent par assouplir la peau en la tirant dans tous les sens avec force contorsions et des cris à l'avenant, le tout pour une jatte de bière de sorgho. Vient ensuite le tailleur, qui façonne le vêtement, au moyen d'un couteau à deux tranchants, et fait les coutures en passant un fil dans des trous imperceptibles percés avec l'alêne.

Dans le tressage des paniers, des vases pour les provisions, les Basoutos, comme tous les Béchuanas, déploient une adresse remarquable. Ils tissent aussi des chapeaux de paille, ils culptent des vases et des baquets dans des blocs de saule, découpent des cuillers ornementées de têtes d'animaux, évident de petites calebasses pour en faire des tabatières et fabriquent des pipes en pierre avec le tuyau de roseau et le bout en corne d'antilope.

Une des principales occupations de la femme est de moudre ou plutôt de piler le grain destiné aux repas de la journée. Cette opération se fait sur une pierre plate communiquant avec un panier. La meule est un caillou, que l'ouvrière tient des deux mains et avec lequel elle écrase le grain placé en petite quantité sur la pierre.

Toutes ces industries sont, comme on le voit, restreintes à la satisfaction des besoins de la population indigène, tandis qu'avec leur intelligence et leur activité les Basoutos pourraient, s'ils possédaient un outillage plus moderne, se procurer des objets d'échange qui feraient de leur pays un débouché fort avantageux pour des produits d'origine européenne. Actuellement, les objets d'échange que possède ce peuple sont le blé et le produit de la chasse, peaux de bêtes fauves, plumes d'autruches, dents d'éléphants et cornes de rhinocéros.

Ce sont en général les chefs qui se mettent à la tête des grandes parties de chasse. La première bête abattue leur appartient.

VI. Institutions politiques.

De même que la famille est soumise à son chef, les familles composant une tribu de Basoutos obéissent au chef que les notables ont choisi, et les tribus qui constituent une nation ont à leur tête un grand chef, également éligible. Ce prince prend le nom de *moréna* (celui qui veille à la tranquillité).

Son autorité n'est point absolue, bien que ses priviléges soient importants.

Le chef ne perçoit pas d'impôts, bien qu'il soit tenu de pourvoir aux besoins de la communauté, de même qu'à l'entretien de l'armée en temps de guerre. Il est de plus obligé, s'il veut conserver son prestige, de se montrer généreux à l'égard des pauvres et d'offrir, le plus souvent possible des repas publics à son peuple.

Comme compensation, tout le butin fait à la guerre et dans les razzia lui revient de droit, et il doit nécessairement s'efforcer d'accroître de toutes les façons ses biens personnels, ne fût-ce que dans un intérêt politique.

Moshesh devint le chef incontesté des Basoutos après avoir surpassé tous ses rivaux en générosité, en justice et en habileté. Il défendit et civilisa ses concitoyens, contracta des alliances utiles, se montra magnanime envers ses ennemis et fut considéré comme la providence de son peuple, jusqu'au moment où, pressé de tous les côtés par les colons envahisseurs, il plaça son pays sous la protection immédiate de la reine d'Angleterre.

Selon l'usage, il reçut un nom à sa naissance, celui de ***Lépoko*** (dispute), parce que la discorde régnait alors dans le pays. Quand il eut atteint l'âge adulte, il se donna le nom de ***Tlapoutlé*** (l'affairé), et à son avènement le peuple l'appela ***Moshesh*** (le raseur), parce qu'il avait ***rasé*** tous ses rivaux.

Son entourage jouissait d'une grande liberté de parole, mais quand la critique allait jusqu'à l'oubli du respect dû à sa dignité, il jetait devant lui la petite massue de corne de rhinocéros qui lui servait de sceptre et nul n'eût osé relever ce gant d'un nouveau genre.

Les dignitaires des chefs Basoutos sont deux conseillers, dont l'un doit être un guerrier, puis viennent les hommes de la cour et les messagers. Ces derniers font parfois une centaine de lieues pour porter un message; pour toute provision ils emportent avec eux un peu de tabac et un petit sac de farine rissolée. Ils sont bien vus et traités partout avec les plus grands égards.

Il se tient des assemblées publiques, dans lesquelles se discutent les intérêts de la communauté, de la tribu ou de la nation. Les orateurs gesticulent beaucoup et plantent un javelot en terre pour donner plus de force à leurs arguments. Le chef parle le dernier, et, s'il est habile, il concilie les diverses opinions en flattant par des éloges les notables influents. Parfois il punit les téméraires en leur infligeant un surnom ridicule, qui leur reste jusqu'à la mort.

On ne vote pas dans ces assemblées, qui ne sont que consultatives, mais on siffle pour applaudir le chef quand il a parlé au gré de son peuple.

Du reste, le servilisme est inconnu chez les Basoutos, qui ne se lèvent ni n'interrompent les conversations quand vient un chef, sauf dans les grandes cérémonies. On obéit, mais on ne s'avilit pas comme dans le royaume de Dahomey ou chez les Zoulous sous les règnes de *Chaka* et de son frère *Dingân*. Un prince vassal de Moshesh, *Poshuli,* ayant voulu imiter ces tyranneaux en faisant tracer autour de lui un grand cercle que nul ne devait franchir sous peine de mort, chacun rit de cette prétention, Moshesh le premier, et Poshuli, couvert de ridicule, revint à d'autres sentiments.

Au centre de tous les villages se trouve un parc commun, entouré de murs en pierres sèches ou de mimose épineux. On appelle cet enclos le *motse,* ou la cour. C'est là que les hommes se réunissent pour apprendre les nouvelles, pour causer d'affaires et pour recevoir les étrangers. Les femmes n'y ont pas accès.

Quand un étranger a pris place dans la cour, le chef de la communauté devient responsable de tout ce qui peut lui arriver.

La personne de l'étranger est inviolable, mais si la tribu est attaquée il est tenu de prendre les armes pour la défendre.

A la guerre, les femmes, les enfants et les voyageurs sont épargnés. Les prisonniers ne sont point mis à mort, mais emmenés dans la tribu, où leur captivité n'est pas trop rigoureuse. Ils peuvent d'ailleurs se racheter en payant une rançon, qui consiste en quelques têtes de bétail.

Le bétail joue un rôle essentiel en matière de justice correctionnelle ou pénale, les crimes et délits étant surtout appréciés au point de vue des dommages matériels qu'ils ont causés à des tiers. La peine de mort n'est guère appliquée qu'à ceux qui se sont rendus coupables de crimes contre l'Etat.

Tout chef subalterne exerce le droit de basse justice dans son district, mais il y a recours de ses jugements auprès du chef de la nation, dans des audiences publiques, où chacun vient plaider sa cause. Tout assistant peut prendre la parole pour demander un éclaircissement ou pour attirer l'attention du juge sur un fait qui lui paraît digne de remarque.

Cette organisation a été souvent le prétexte de querelles et de guerres avec la colonie du Cap et les boërs, qui prétendaient soustraire leurs ressortissants à la juridiction des chefs indigènes, tout en appelant devant leurs propres tribunaux les Basoutos domiciliés dans les colonies.

VII. Religion.

Les Basoutos qui n'ont pas embrassé le christianisme ne célèbrent à proprement parler aucun culte.

Ils professent un grand respect pour leurs ancêtres et semblent avoir une idée très-vague d'une seconde existence.

Les sorciers sont en honneur chez eux, parce que l'on craint leurs maléfices. Ils sont consultés dans toutes les grandes occasions et ils se servent, pour leurs évocations, d'osselets divinatoires, de

vésicules de fiel et de plantes magiques, que l'on suspend sur la hutte pour guérir les malades.

La circoncision est en usage chez tous les Béchuanas, mais ils n'y rattachent aucune idée religieuse bien précise, ce qui n'empêche pas la superstition d'être très-enracinée chez-eux.

« O Dieux nouveaux, disait un Mossouto converti par les missionnaires, rends-nous propices nos dieux anciens! »

VIII. Langue.

Le Séchuana, dont le *Sessouto* n'est qu'un idiôme, a la même origine et la même structure que la langue cafre. C'est une langue à préfixe, c'est-à-dire dans laquelle les modifications apportées aux mots selon leur genre et leur nombre précèdent le mot lui-même au lieu d'en être la terminaison.

La plupart des différences que l'on constate entre les divers dialectes cafres proviennent de la prédilection de telle ou telle nation pour une consonne plutôt que pour une autre. Les voyelles et la racine des mots varient peu.

Un certain nombre d'expressions usuelles, telles que *tsepa,* espérer, *kolou,* voix, *tseha,* rire, *hara,* père, *kuala,* fermer, *thouso,* secours, ont une origine hébraïque. Ce fait, combiné avec l'habitude d'enterrer les morts la tête du côté du nord-est, révèle une parenté plus ou moins éloignée des Béchuanas avec les peuples de race sémitique.

La langue des Basoutos est, du reste, riche et bien formée. Ses verbes ont leurs temps et leurs modes, avec un futur formé comme en allemand et en anglais au moyen d'un auxiliaire spécial, *thla,* venir. Elle possède un grand nombre de conjonctions, ce qui est rarement le cas pour les langues primitives.

Elle a des métaphores pleines d'à-propos. Ainsi, le même mot signifie ténèbres ou deuil, aigu ou colère, fêtu ou vanité, partir ou mourir.

Enfin, ses onomatopées la rendent énergique et parfois gracieuse. Le *t* se retrouve dans tout substantif, verbe, adjectif ou

adverbe entraînant une idée de dureté ou de choc, comme *thata*, dur, *tea*, frapper, *toua*, piler. La fluidité s'exprime par la lettre *l*, dans *eléla*, couler, *lilélo*, pleurs, *léséli*, lumière. Le *f* rend le le bruit des mouvements aériens, dans *fofa*, voler, *foka*, souffler. Le *s* et le *ts* de *sesa*, nager, et de *tsamœa*, marcher, sont généralement réservés au bruit des jambes et des bras, de même que le *g* entre dans la composition des mots qui ont un rapport avec la séparation, la déchirure.

Les Basoutos apprennent volontiers à lire, à écrire; ils sont essentiellement curieux et se prêtent aisément aux progrès intellectuels, dont leur esprit subtil leur faisait déjà suivre la voie bien avant l'invasion de la civilisation européenne dans leur pays.